

COULON René Marie

né 16 juillet 1898 Châtellais,
études à ~~Bourges~~ ^{Cambree}

consacre 28 février 1920

misore (29 juin 1920
29 juin 1921)

sous diacre 17 décembre 1921

diacre 26 février 1922

prêtre 29 juin 1922

maître d'études Cambree 1922

vicarie Villeréque 1925 (S.B. 16 août)

vicarie St Macaire en Danges 1926 (S.B. 28 novembre)

curé Briques 1935 (S.A. 6 janvier)

décédé 27 novembre 1937 à Paris

(S.B. 1938, p 28)

inhumé à Châtellais

salut, chantant, animant nos cérémonies, véritables auxiliaires du missionnaire.

Aussi, les confessions et les communions furent-elles nombreuses, à tuer le bon père ! Surtout dans la nuit de Noël. Le pauvre père a fait le travail de deux ! Il a supporté sa fatigue en saint et dévoué religieux, son cœur d'apôtre content ! Sa santé, son âge, lui permirent de se remettre au travail dès la soirée de Noël pour la solennité de la clôture de mission. Elle eut lieu, cette clôture, aux vêpres de Noël, par la conduite au calvaire des Molières restauré, du Christ de la mission. Après le sermon d'adieu du missionnaire, après le salut à l'église, voici le cortège en marche par la rue de la poste abondamment décorée. Les musiciens du patronage, la croix et les enfants de chœur, les enfants des écoles, les chanteuses, les jeunes filles et les femmes sur deux rangs, le clergé : M. l'abbé Charrier, curé de Daumeray, présidant la procession, le Révérend Père et M. le Curé de Baracé, puis le brancard du Christ orné par un artiste, porté par des épaules vaillantes, escorté de cavaliers fleuris et sonneurs de cors sous la conduite impeccable du piqueur de M. le comte Etienne de Rougé, suivi de M. le vicomte Prosper de Mannoville, maire de Baracé, des conseillers municipaux et paroissiaux, de M^{lle} Marie de Blois, propriétaire du Calvaire ; de M. René de Blois, de M. François, ingénieur, et d'un grand nombre d'hommes et de jeunes gens baracéens et étrangers, d'un groupe de jeunes gens du patronage d'Etriché conduits par leur infatigable vicaire. Il fallut faire près d'un kilomètre pour joindre le calvaire !... L'ordre fut parfait, la mise en croix digne, rapide par deux bons ouvriers du pays. L'allocution du père remua une dernière fois nos cœurs ; et nos acclamations redirent à la fin de cette mission notre foi, notre amour, notre bonne volonté. La foule revint au bourg aux accents des fanfares du patronage et des cavaliers, les cavaliers donnant idée de croisés revenant des lieux saints !

Et maintenant, le Christ, du haut de sa croix, étendra sur tous, toujours, ses bras devant son Père pour nous pauvres pécheurs ! nous lui resterons fidèles avec le secours perpétuel de sa très sainte Mère !

UN BARACÉEN.

L'abbé Coulon, curé de Brigné

Quelle stupeur, quand, à la fin de novembre, se répandit la nouvelle que l'abbé Coulon était mort ! C'était à ne pas y croire ! Sa santé, certes, n'avait jamais été brillante, mais à le voir si alerte, si plein d'entrain, dans toute l'activité de ses quarante ans, comment se douter qu'il fût gravement atteint ? Ses parents,

ses paroissiens, ses amis, pleins de confiance, l'avaient vu partir à Paris, trois semaines auparavant, pour y subir une opération qui devait le rétablir parfaitement. Loin de s'attendre à mal, ils avaient reçu de lui, après son opération, quinze jours durant, les nouvelles les plus encourageantes ; déjà on préparait dans la joie son retour à Brigné. Soudain on apprenait qu'il était mort : après quelques jours de malaises, une deuxième opération s'était révélée nécessaire et urgente ; le malade affaibli n'avait pu la supporter ; il était mort, deux heures après, dans les bras de sa sœur, ayant reçu en pleine connaissance les derniers sacrements, offrant à Dieu le sacrifice de sa vie « pour sa chère paroisse et pour les âmes ».

L'émotion fut grande pour tous ceux qui le connaissaient et l'aimaient. Chacun avait peine à mesurer quel vide ce départ si précipité creusait dans son cœur et dans sa vie ; et personne ne pouvait oublier la terrible épreuve d'une vieille maman, d'une vieille tante aveugle, et de toute une famille très unie, dont il s'était fait si heureusement, en son presbytère de Brigné, le centre et l'appui. Un sentiment de douloureuse sympathie amena pour les obsèques, à Brigné, le jeudi 2 décembre, une foule nombreuse de confrères, de paroissiens et d'amis. La cérémonie fut présidée par M. le Curé-doyen de Doué-la-Fontaine qui prononça l'éloge funèbre. La messe fut célébrée par M. l'abbé Panaget, curé de Martigné-Briand, voisin et ami intime du défunt, M. le chanoine Pasquier, directeur de l'Enseignement libre, donna l'absoute. Les larmes qui mouillaient bien des yeux disaient à quel point l'abbé Coulon avait su se faire aimer partout où il avait vécu. Collégien, séminariste, surveillant, vicaire, curé, partout, des amitiés sincères et fidèles avaient répondu à la sienne ; sa vie, si simple et ordinaire d'apparence, en a reçu une profondeur, un rayonnement, une bienfaisance, qui doivent être le grand réconfort de tous ceux qui le pleurent.

René Coulon naquit à Châtelais, le 16 juillet 1897. Sous le ciel calme du Craonnais, son enfance s'écoula paisible et heureuse, entourée d'affections très vives, au sein d'une famille profondément chrétienne. Il ne fut point de ces gamins turbulents, toujours évadés de la maison et avides de jeux aventureux. Sa sœur, son frère, une maison amie, suffirent à ses ébats d'enfant. Cette chaude atmosphère familiale marqua profondément son âme et lui donna ce besoin d'affection et d'intimité, ce goût du raisonnable et du bon ordre, qui le caractérisèrent toute sa vie. De bonne heure, il déclara vouloir être prêtre, et il avait déjà célébré bien des messes basses ou chantées, quand le vicaire de la paroisse lui commença le latin. Sa vocation était bien assurée ; elle devait grandir et se fortifier avec les années, solide et sereine comme les beaux chênes de son pays.

En 1910, il entra au collège de Combrée. Tout de suite, il s'habitua. Non pas qu'il fût particulièrement doué pour l'étude ; sa mémoire assez lente lui rendit toujours pénibles leçons et compositions. Mais sa fidélité au règlement, son bon esprit, sa piété, le classèrent d'emblée parmi les élèves sérieux. Chez les Moyens comme chez les Grands, il fut toujours fervent congréganiste. Les jeux violents de la récréation ne l'attiraient guère : de santé un peu délicate, gêné déjà par l'asthme et un continuel écoulement des larmes, il se plaisait surtout dans la compagnie tranquille de quelques amis, au grand dommage des surveillants qui auraient voulu voir tout le monde captivé par la balle ou la poursuite du voleur. De sensibilité très vive, il fut poète à ses heures ; il a laissé dans ses papiers un petit recueil de poésies, où, sans prétention, il disait les pieux sentiments de son âme et aussi les joies et les déceptions de ses amitiés. Doué d'une belle voix, il aimait le chant et fut toujours un disciple fidèle de la « schola » ; il y développa son bon goût et son sens très vif de la beauté liturgique.

En octobre 1917, il entra au Grand Séminaire. C'était la guerre : la communauté, réduite à quelques jeunes, quelques invalides et quelques rescapés, était plutôt grave ; mais la vie sérieuse ne pouvait effrayer l'abbé Coulon, et c'est avec une joie sincère qu'il applaudit, à la fin de la retraite de rentrée, l'annonce que son cours ferait cinq ans de séminaire. Pendant cinq ans, sans interruption, — car sa santé précaire l'avait fait exempter du service militaire — il se donna tout entier, à plein cœur, à l'œuvre de sa formation sacerdotale. Par sa régularité, son travail consciencieux, sa piété, son esprit de charité, il fit toujours l'édification de ses confrères. Sous des apparences modestes, la grâce de Dieu développait en lui des vertus profondes ; et quand, le 29 juin 1922, il fut ordonné prêtre, on pouvait déjà augurer avec quel zèle il se consacrerait au service des âmes.

Cinq années de Séminaire n'avaient point altéré sa ferveur combréenne ; il reçut avec joie sa première nomination qui l'envoyait maître d'études à Combrée. Tout de suite, il révéla sa manière, faisant large appel aux bons sentiments et à l'affection de ses élèves. Dans sa tâche si souvent ingrate de surveillant, il sut mettre beaucoup de cœur ; un grand nombre de ses élèves lui ont voué une reconnaissance et une affection qui devaient survivre aux années de collège ; certaines de ces amitiés lui furent fidèles, on peut le dire rigoureusement, jusqu'à la mort, et lui témoignèrent, à son dernier voyage à Paris, une sympathie et un dévouement très touchants qui adoucèrent beaucoup ses derniers moments.

Le zèle des âmes ne pouvait manquer d'incliner l'abbé Coulon vers le ministère paroissial. Après trois années passées à Combrée,

il fut nommé vicaire à Villevêque. Il n'y resta guère plus d'un an, mais assez pour se faire apprécier, puisque, son curé, M. l'abbé Hardouin étant mort, il fut nommé, au début de 1927, vicaire dans l'importante paroisse de Saint-Macaire-en-Mauges. C'est là que, pendant huit ans, il devait donner toute la mesure de son zèle et de son savoir-faire, se dévouant sans compter, malgré une santé mal assurée, à toutes les œuvres dont il avait la charge.

Les enfants furent son œuvre de prédilection. Il les réunissait fidèlement tous les jeudis, et fonda parmi eux un groupe très fervent de Croisade eucharistique, les amenant ainsi à communier fréquemment. Il s'occupa très activement des enfants de chœur, car il aimait les belles cérémonies, et bien des fois il eut la joie de s'entendre féliciter pour leur bon ordre et leur bonne tenue.

Les jeunes gens bénéficièrent aussi de ses efforts persévérants ; il n'a négligé aucune des œuvres qui pouvaient les grouper et leur faire du bien : patronage, musique instrumentale, chorale, préparation militaire, il se donna à tout et à tous. Sentant combien les jeunes gens de la campagne se mêlent difficilement à ceux du bourg, il eut à cœur de les atteindre de quelque manière ; de la Toussaint à Pâques, il les réunissait une fois par mois. une première réunion pour ceux qui n'avaient pas vingt ans, une deuxième pour les autres ; il finit par créer un petit groupe dans l'esprit de la J. A. C. Si on devait chercher dans l'éclat extérieur d'une œuvre la mesure de son succès, peut-être serait-on tenté de croire qu'il n'a pas en tout pleinement réussi ; mais c'est au résultat profond qu'il faut apprécier la qualité de son action. Aux jeunes qui lui ont fait confiance, il fit énormément de bien et beaucoup lui garderont une reconnaissance sans bornes pour la formation sérieuse qu'il a su leur donner.

Les vocations ecclésiastiques ne pouvaient laisser indifférent son cœur de prêtre et d'apôtre ; il eut un certain nombre d'élèves auxquels il se dévoua beaucoup, aimant à les grouper autour de lui pendant les vacances et les intéressant à tous ses travaux comme il s'intéressait aux leurs. Une de ses dernières joies aura été de voir deux d'entre eux revêtir la soutane à la rentrée d'octobre au Grand Séminaire.

Si ardemment qu'il se donnât aux œuvres de jeunesse, il ne négligea pas pour autant ses autres devoirs ; très pieux, assidu à toutes les fonctions du ministère, il fut particulièrement apprécié des malades ; il les visitait souvent et savait admirablement les préparer. Très aimé de toute la paroisse, très aimé de son curé, qui trouvait en lui un collaborateur dévoué et un véritable ami, l'abbé Coulon vivait à Saint-Macaire des journées, certes bien remplies, mais heureuses et fécondes.

Il n'aspirait qu'à y travailler longtemps encore, lorsque, au début de 1935, Mgr l'Evêque le nomma curé de Brigné. Un peu

abasourdi, il dut chercher quelque temps sur la carte pour trouver cette terre inconnue. Il partit bien ému, laissant bien des regrets ; il n'aborda pas sans appréhension un pays si différent des Mauges, où l'attendaient quatre cents âmes dispersées à travers quelques hameaux. Courageusement, il se mit à sa tâche de pasteur. Tout de suite, l'église, l'école, la jeunesse, sollicitèrent son zèle. Son église, avec quelle ardeur il entreprit d'y faire régner l'ordre et la propreté et la belle ordonnance des cérémonies ! Il eut la joie de voir baptiser une nouvelle cloche qui chanterait dans son modeste clocher, sous les doigts automatiques de la fée électricité, le renouveau de la vie chrétienne dans la paroisse. L'abbé Coulon sentait bien que pour ancrer la foi et la pratique religieuse dans son troupeau, l'école libre serait son meilleur auxiliaire ; après beaucoup de difficultés, il réussit à transformer son école de filles en école mixte, et les petits garçons qui commençaient à la fréquenter lui mettaient au cœur une douce espérance. Les jeunes de ses villages, il souffrait de les voir si abandonnés moralement et si entraînés vers les plaisirs faciles où se perd infailliblement l'esprit chrétien. Il travailla aussitôt à grouper quelques jeunes filles, et il comptait beaucoup sur elles, non seulement pour embellir de leurs chants les offices de l'église, mais pour préparer de solides foyers chrétiens. Quant aux jeunes gens si dispersés, si accaparés par la terre, il ne désespérait pas de les atteindre et de les intéresser peu à peu aux graves problèmes de leur vie paysanne. C'est toute la paroisse d'ailleurs qu'il rêvait de relever et de ramener à des habitudes plus chrétiennes. La mission qu'il fit donner, un an après son arrivée, eut un grand succès et il comptait sur son labeur patient pour voir s'achever l'œuvre de Dieu dans tant de braves gens trop hésitants ou pas assez persévérants.

L'abbé Coulon a vécu à Brigné à peine trois années, « plutôt montré que donné », écrira Mgr l'Evêque. Epuisé peut-être par le rude effort des semailles, il est mort avant d'avoir vu grandir la moisson. Mais son affabilité, sa manière simple et distinguée à la fois, sa bonne humeur et son entrain, avaient créé déjà le climat favorable. Pour féconder l'œuvre entreprise, il ne manquait plus sans doute que son sacrifice. Dieu le lui demanda, et combien tragiquement ! Mais l'abbé Coulon, depuis longtemps, tenait son cœur prêt, comme en font foi ces lignes de son testament écrites en 1931 : « A quelque âge que je meure, en quelque circonstance que ce soit, je fais dès maintenant le sacrifice de ma vie, et j'accepte de bon cœur, de plein gré, le genre de mort que le bon Dieu voudra m'envoyer, avec ses angoisses, ses peines et ses douleurs. J'accepte la mort comme la juste punition de mes péchés et spécialement de ceux qui auraient davantage scandalisé mon prochain. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

La mort ne l'a donc point pris au dépourvu. Il est parti, comme il avait vécu, sa pensée tournée vers Dieu et vers les âmes qu'il avait tant aimées pour Lui.

Son corps repose maintenant dans le petit cimetière de Châtelais, son pays natal, près des siens qui veilleront pieusement sur sa tombe, près de l'église de sa première messe, où il a caressé l'espoir qu'un nouveau prêtre monterait un jour à l'autel et reprendrait le flambeau trop tôt tombé de ses mains.

P. PINIER.

Le Dîner des Anciens Elèves de l'Externat Saint-Maurille

Le dîner d'automne du groupement parisien des anciens élèves de l'Externat Saint-Maurille a eu lieu, dans un grand restaurant du centre.

Il prenait une importance particulière du fait de la présence de M. l'abbé Boulait, supérieur de l'Externat, et de M. le docteur Cocard, président de l'Association d'Angers, qui avaient bien voulu, répondant à l'invitation du comité parisien, venir affirmer les liens étroits qui unissent les deux groupements.

M. André Dolbeau, avocat à la Cour d'appel, présidait, ayant à sa droite M. l'abbé Boulait, supérieur de l'Externat, et M. Henry Coutant, ancien président, et à sa gauche, MM. Curnonsky et Cocard, et M. Paul Schlienger, le si dévoué secrétaire du groupement. Venaient ensuite : M. le général Alleau, MM. Ch. Douard, G. Genest, M. Sesboué, Guy Astié, Dr X. Benardeau, H. de la Casinière, M. Diard, Yves Gadrou, P. Grimault, Pierre et René Lescieux, André Pelletier, Joseph Reverdy, Pierre Claies, Yves Jamard, Joseph Joubert, Jacques Webert, Jacques du Pouget, Jacques Persin, Dr Descotis, etc. . .

Le dîner se déroula sous le signe de l'union tant désirée, et aujourd'hui réalisée, et dans une atmosphère d'admirable cordialité.

Au dessert, le président souhaite la bienvenue « aux Angevins de marque qui se sont décidés, dit-il, à venir à nous parce que nous n'allions pas à eux et constate que désormais les Saint-Maurillois d'Angers et ceux de Paris se trouvent réunis sous le signe — ici réel — de la fraternité et de l'affection.

« Merci à vous, poursuit M. Dolbeau, M. l'abbé Boulait, jeune et éminent supérieur de l'Externat Saint-Maurille, qui, bien qu'élevé à Combrée — qui avez été un brillant soldat décoré de la croix de guerre et blessé sur le front — avez enseigné dans divers collèges, surtout à Saint-Louis de Saumur où vous fûtes

COULON 1830 René (1898-1937)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1922 à 1925

Curé de Brigné de 1935 à 1937